

La lettre

Association de Culture Berbère

Juin 2020

Idir : porte parole d'une génération

« Dis ce que tu veux, nous sommes derrière toi ! »

En 1973, à Alger, Hamid Cheriet (1945-2020), étudiant en géologie de 28 ans, enregistre une berceuse, enracinée dans l'âme de sa montagne. Celui qui choisira pour nom de scène Idir (« il vis ! », comme un symbole culturel), ne se doute pas qu'A *vava inou va*, bouleversera sa vie au point de faire de lui le symbole d'une génération. Les paroles sont signées de Ben Hamadouche Mohamed alias Ben Mohamed. A *vava inou va* vient de débouler sur la scène artistique algérienne et bientôt française, où des générations d'immigrés et de descendants d'immigrés mais aussi de Français pur sucre (ou pas) resteront marqués par la mélodie et la voix de l'artiste. En 1975, après avoir accompli ses obligations militaires¹, Idir s'installe en France. « L'artiste naît marqué du sceau de la prédestination. Il ne choisit point sa vocation, sa vocation s'empare de lui et l'entraîne » dit Franz Liszt, ce qui peut s'appliquer à la carrière d'Idir qui commence alors. C'est aussi en 1973, qu'Abdellah Mohia (1950-2004) débarque en France. Sous le pseudonyme de Muhend-u-Yehya, pour Mohia, il adaptera en tamaziyt, des pans entiers du patrimoine littéraire mondial et, en 1974, crée sa première troupe de théâtre, *Imesduwar* (Les Montagnards), composée d'étudiants dont Mustapha Bouahab, Mustapha Aouchiche, Ramdane Achab, Boussad



Benbelkacem, Saïd Boudaoud... C'est à Paris que seront publiées les premières œuvres littéraires écrites en tamaziyt, à commencer par *Llem-ik ddu d udar-ik*. « Par son ampleur, sa diversité et sa qualité, sa durée aussi, son œuvre peut être considérée comme une des grandes références fondatrices de la nouvelle littérature kabyle »². Idir révolutionnera la chanson kabyle, Mohia inventera le théâtre kabyle et redonnera du lustre à la littérature amazighe.

1973 ! Quelle année tout de même : Djamel Allam (1947-2018) sort son premier 33 tours, *Mira d yujal*. Les

Abranis voient officiellement le jour et inventent un pop-rock à la sauce kabyle. H'nifa (1924-1981) revient en France. Le 2 novembre 1978, elle partage la scène de la Mutualité avec Slimane Azem et, comme un passage de témoin, avec Idir, Ferhat et Matoub Lounès. En janvier de la même année, trois femmes chantent, en première partie d'Idir à l'Olympia : les Djundjura.

1973 encore : le 29 janvier³, sous l'impulsion du Groupe d'Études Berbères (G.E.B.), qui a vu le jour en mai-juin 1972, l'université de Paris VIII-Vincennes ouvre un enseignement de langue berbère. De 1973 à 1977, le G.E.B. publiera douze numéros de la revue *Bulletin d'études berbères*⁴. Au cœur de ces initiatives il y a un universitaire, exilé politique, et agrégé de langue arabe, M'Barek Redjala qui fait paraître coup sur coup, en 1973 donc, deux textes qui posent, pour la première fois, la question culturelle en termes politiques⁵. Dans le premier il en appelle à l'enseignement du berbère et de l'arabe dialectal : « Nous devons accorder une place privilégiée à nos langues maternelles ».

Quelle année donc ! Et quelle décennie ! Elle s'ouvre, avec le premier disque d'or remis à un artiste algérien, la grande voix de l'immigration kabyle, Slimane Azem (1918-1983)⁶. Sur ces années plane l'ombre brûlante de Taos Amrouche (1913-1976), pionnière du

► ► ►